

BORIS SCHREIBER : *Le Droit d’asile* (Denoël).

Un adolescent à la recherche de ses parents, comme dans *Nick Petersen*, que cite d’ailleurs Boris Schreiber, ou bien *Le Pays où l’on n’arrive jamais*, c’est toujours une grande aventure. Mais Pierre (« Pierre, pierraille grise des collines »), le héros de celle-ci, n’est pas vraiment un héros. Pas aux yeux du monde en tout cas ; et il aura beau l’affirmer, le crier, sa conduite apparemment extravagante, ses lâchetés successives, cet état de viscosité grâce auquel il espère toujours « passer au travers » creuseront d’avantage encore l’immense trou qui s’est ouvert soudain entre le monde et lui, depuis que ses parents ont été déportés par les nazis, depuis ce qu’il appelle l’Événement.

D’ailleurs Pierre-le-lâche, Pierre-la-méduse cherche plus à venger ses parents qu’à les sauver. Et cette vengeance (il nous l’expliquera tout au long de 349 pages grand format), la seule victoire à laquelle il aspire, c’est de survivre. « Je représente, dit-il, ce qui doit être supprimé et ne le sera pas. Tu sais comment je m’en tire ? En jetant les autres dans la fosse : n’importe qui... » Hélas ! ceux qui s’approchent d’assez près, ce sont ceux qui vous aiment. Et Pierre intrigue, émeut surtout les bonnes âmes. Qu’importe ? A chaque fois qu’il risque de s’attendrir, le visage de sa mère, morte en déportation, se présente. « Qui réchauffera mes parents ? » demande-t-il, et, sans vergogne, il frappe, il dénonce, il assassine. Cet acharnement, cet aveuglement ne vont pas sans grandeur. Comme Francine, comme Monique qui l’aiment, comme Marcel qui l’héberge et le sauve, comme le petit Michou enfant si pur, si tendre, qu’il entraînera pourtant dans la mort, nous sommes par instants subjugués, prêts à notre tour à entrer dans ce jeu hallucinant, dans ce ballet constant entre la vie et la mort.

Pierre est un solitaire, un faible, une barque à la dérive, il le reconnaît aisément. Pourtant, dans ce monde kafkaïen où même les taupes se mêlent d’espérer, son cri d’homme voué à l’anéantissement, son désarroi, son angoisse, ses actes de folie consciente, dont nous savons qu’ils le mèneront inéluctablement vers une mort ignominieuse et sans appel, ne peuvent laisser insensible. D’autant que Boris Schreiber, en un style toujours vivant, plein d’imprévu et d’images heureuses (quelques mots orduriers, par-ci par-là, sont hélas ! moins heureux, et sans aucune utilité), sautant du « je » au « il » quand le morceau est malgré tout un peu difficile à avaler, impose avec une réelle vigueur la présence de son héros (il faudra pourtant lui accorder ce titre !) et l’importance de ses problèmes.

Sa seule faiblesse est de ne le faire s’attaquer qu’à d’autres faibles, d’autres hommes ou enfants solitaires, d’autres barques à la dérive, ce qui, bien à tort, semble le faire manquer d’envergure.

MICHEL BREITMAN